

Sur Broadway, le Swiss Institute se voit comme le bombardier furtif de l'art contemporain

Deux ans après que le Neuchâtelois Marc-Olivier Wahler a pris la direction du Centre d'art new-yorkais, sa démarche subversive est en phase de bouleverser les règles du microcosme urbain

Arnaud Robert, New York

Samedi de septembre, au 495 Broadway. L'air vicié par les gaz d'échappement n'empêche pas les meutes d'acheteurs compulsifs de débordier sur l'aire marchande. De temps à autre, une silhouette de noir vêtu, un couple d'Américains en costume de mariages, de jeunes gens aux sacs en bandoulière s'enfilent dans le Swiss Institute. Soit de vernissage à New York, où l'artiste californien Jim Shaw – qui vient d'inventer une nouvelle religion baptisée le O-isme – se pose à distance de ses propres œuvres, grands tableaux circulaires peints comme des cibles.

Dans l'institut au sol boisé, le directeur Marc-Olivier Wahler, Neuchâtelois de 37 ans, s'apprête à rompre le tabou suprême – dans le contraste états-unien s'entend. Il allume une cigarette. Quelques jours plus tard, dans un restaurant français de Soho, il cite parmi mille autres références Pierre Joseph qui a décrit les centres d'art comme des lieux hors la loi, baignés dans une immensité diplomatique perpétuelle. Ancien directeur du Centre d'art de Neuchâtel, Marc-Olivier Wahler vit à New York depuis deux ans. Chaque jour, il expérimente (et déjoue) les limites imposées par une cité, place mondiale du marché de l'art mais engoncée dans sa propre supériorité. Ici, dit-il, l'art est célébré pour le marché. Quantitativement, c'est énorme. Qualitativement, c'est décevant.

Il est là, pourtant. A la tête d'un espace dont le fonctionnement se distingue radicalement du Centre culturel suisse de Paris, par exemple. Le Swiss Institute est financé pour sa plus grande partie par des fonds privés, c'est-à-dire à l'américaine, administré par un conseil. La subvention accordée



Gardes suisses devant le Swiss Institute. Performance de Gianni Motti intitulée «Talk is cheap» (2001). Depuis qu'il dirige le centre d'art, Marc-Olivier Wahler tente d'imposer un style neuf, radical, dans Manhattan l'assoupie.

par l'Office fédéral de la culture et Pro Helvetia ne représente qu'un tiers du budget estimé cette année à 550 000 dollars. Pour survivre, donc, et trouver sa place dans cette fourmilière culturelle, Wahler alterne des galeries chics, Wahler alterne les stars (Eric Hattas, Uri Tsagik, Giacomo) et les artistes émergents. Il a, par exemple, invité le Genevois Fabrice Gygi sans que le Swiss Institute de Wahler n'ait vocation particulière à défendre la création helvétique.

Je ne veux pas du tout représenter la Suisse. Cela ne m'intéresse pas. Si j'invite des artistes suisses, c'est seulement parce qu'il existe là un nombre impressionnant de projets de qualité. C'est un peu comme la Coupe du monde de football. Tous les quatre ans, environ, les pays où la création foisonne changent. Et on

ne sait jamais pourquoi. Agitateur professionnel, métaphysicien d'inspiration, Marc-Olivier Wahler, dans cette ville qui ne dort pas, compare les artistes à l'inspecteur Colombo. Seuls citoyens qui ont

«Je ne veux pas du tout représenter la Suisse. Si j'invite des artistes du pays, c'est parce qu'il existe là un nombre impressionnant de projets de qualité»

le temps aujourd'hui de se promener, d'errer, de se tromper. Alors, le curateur refuse les croyances romantiques liées à l'artiste inspiré, accordeur de sa propre œuvre. Il n'hésite pas à intervenir largement dans le processus de création. A la manière d'un DJ.

Mais il en parle tout de même, de ses artistes, comme de «sours-

riers du Jura», dotés d'un don de voyance. Le 11 septembre 2001, au Swiss Institute, il devait inaugurer une exposition intitulée «Maydays», entièrement consacrée aux visions apocalyptiques

d'artistes contemporains. Le vernissage, bien sûr, a été annulé. Il n'en reste pas moins que, selon lui, le 11 septembre était déjà perceptible depuis longtemps dans les œuvres. L'attaque terroriste conforte la théorie de la furtivité que Marc-Olivier Wahler développe dans des revues d'art et sur son territoire. «Le furtif est une notion utilisée d'abord par les

militaires. Elle sied aux terroristes qui s'infiltraient discrètement dans la société et lançaient en secret une opération spectaculaire. Mais aussi aux artistes qui n'affrontent plus le monde mais s'y infiltrent. Comme des virus.

La démarche, insolite dans un milieu relativement normalisé, commence à payer. Les chroniques sur le Swiss Institute parus dans de grands quotidiens ou des journaux spécialisés s'accumulent dans un dossier opaque. Marc-Olivier Wahler commence à donner un nom à ce centre créé en 1986. Après l'exposition Jim Shaw, dès le 12 novembre, le performeur Steven Parrino introduit des acteurs majeurs de l'avant-garde musicale, dont Christian Marclay et le Japonais Merzbow. Espace à suivre.

L'artiste qui voulait en être un autre

L'exposition de Jim Shaw sidère. Rencontre avec le Californien décadent.

Dernière ses lunettes écaillées, Jim Shaw observe son monde. Au vernissage du Swiss Institute, il parle peu, ne boit pas, regarde les invités regarder ses travaux les plus récents. Né en 1952, il vit à Los Angeles. Appartient à une génération débarrassée de la modernité. Alors, son œuvre prolifique adopte les contours les moins soupçonnables. A Manhattan, il montre pour la première fois les peintures iconiques de la religion qu'il vient de créer, sur le modèle du mormonisme. Le O-isme, calqué sur les dogmes messianiques et évangéliques de l'Amérique d'aujourd'hui.

«Cela fait un moment que je voulais produire une iconographie liée à l'émergence d'une nouvelle religion. Je ne souhaitais pas que cette foi soit trop éloignée du christianisme. Narrateur par essence, Shaw fabrique donc une mythologie. Le O-isme est né au milieu du XIXe siècle, dans la région du lac Finger, État de New York. Il inclut la notion de divinité féminine, le retour dans le temps et la prohibition de l'art figuratif.

Ainsi, les sept peintures rondes exposées empruntent beaucoup à l'abstraction lyrique de Rothko. Jim Shaw les présente comme les œuvres d'Adam O. Goodman, un peintre O-iste

assez rare, dont les archives coloniales – fourbies de coupures de magazines, faras d'images commerciales – sont aussi exposées en de lourds cartons au Swiss Institute. «Je ne suis pas un artiste de la signature», affirme Jim Shaw, heureux de l'effet produit par son projet de fiction.

A. Ro.

Swiss Institute de New York. Jusqu'au 21 octobre. www.swissinstitute.net.